Joseph Guys

Prêtre de l'Oratoire

Entré : 1632

Né à La Ciotat, le 22 février 1612

Mort à Arles le 1 février 1694

Notes bio-bibliographiques

E. Bonnardet
p. de l'Oratoire

Voir =

Adry : t. III, p. 93.

Batterel : t. III, p. 252-255, notice

Bicaïs : t. I, p 693.

Bougerel : t. I, p. 374.

Bonardi, p. 399, 401

Choyseault : Ménologe, p. 225

" " Vies : t. III p. 131 notice - t. II, p. 336

Cloysenaults Vies

LE PÈRE

JOSEPH GUYS

(1612-1694)

Sommaire. — Sa naissance. — Ses premières années. — Il surmonte le piège que le démon tend à sa vertu. — Sa vocation et son entrée à l'Oratoire. — Il reçoit la prêtrise. — On lui donne la conduite d'une cure. — État déplorable de cette paroisse. — La conduite qu'il garde pour y mettre le bon ordre. — Ses talents. — Son zèle contre les dissolutions du carnaval. — Ses missions. — Sa foi ; son espérance en Dieu. — Sa charité. — Son humilité. — Ses pénitences. — Son exactitude aux règlements de la Congrégation. — Son esprit de pauvreté. — Son désir de la mort. — Sa mort.

La ville de La Ciotat est le lieu de la naissance du P. Joseph Guys. Il y reçut le baptême le 22 février 1612. Il a eu toute sa vie une si grande dévotion pour son saint patron, qu'il n'a jamais voulu permettre qu'on l'appelât autrement que le P. Joseph. Il invoquait souvent ce saint dans ses prières, et inspirait la même dévotion à tous les jeunes gens.

Ses parents étaient d'une condition médiocre. Son père s'appelait François Guys, et sa mère Cécile Brunet. Dès sa plus tendre jeunesse, Dieu fit voir des marques sensibles de la piété éminente à laquelle il voulait l'élever ; car dès lors, la grâce faisant dans son cœur des impressions plus fortes que la nature, l'on dit qu'il reconnut dès l'âge de dix-huit mois la sainte Vierge pour sa mère, et que les premières paroles qu'il commença d'articuler en cet âge furent, en montrant une de ses images,

de l'appeler sa mère en présence de celle même qui lui avait donné le jour. Il a rapporté cette histoire jusqu'à son extrême vieillesse avec de grands sentiments d'amour et de piété, pour l'avoir ouï dire plusieurs fois à ses propres parents, et il ne croyait pas tant avoir choisi la sainte Vierge pour sa mère dans ce temps, qu'elle-même l'avait pris pour un de ses enfants. En effet, il passa les premières années de sa vie dans une si grande innocence qu'on ne peut douter qu'il n'ait été prévenu de grâces extraordinaires. Il y a des saints, selon l'Évangile, que Dieu appelle à son service sur la fin de leurs jours, d'autres dans la fleur de leur jeunesse, et d'autres enfin dès le commencement de leur vie. Notre bon prêtre a été du nombre de ceux-ci, car dès son bas âge il fit paraître tant de piété qu'on l'appelait communément le *petit saint*. La prière était son occupation presque continuelle. Il n'avait point d'autre volonté que celle de ses parents; il n'y avait rien de plus doux, de plus humble ni de plus retenu. On remarquait si peu de passions en lui qu'on eût dit qu'il n'eût point péché en Adam et que toute la malignité que nous apportons dès notre naissance eût été effacée en lui par le baptême. Il n'avait encore que douze ans que son plus grand plaisir était de faire le catéchisme à ceux de son âge et aux autres enfants encore plus jeunes. On voyait déjà en lui un zèle et une adresse merveilleuse pour cette fonction, et lorsque des personnes âgées s'arrêtaient pour l'écouter, ils étaient surpris d'entendre les demandes et les réponses qu'il faisait; ce qui donna lieu à plusieurs de prédire qu'il serait un jour un grand missionnaire, et à d'autres que Dieu s'en servirait pour faire de grandes choses dans son Église. Il n'avait point d'autre maître que le Saint-Esprit, ni d'autre école que l'oraison pour apprendre toutes les vérités qu'il enseignait; mais il fut si assidu qu'en peu de temps il

avança beaucoup. A l'âge de quinze ans il prêchait dans la campagne et dans la ville, et comme un autre saint Jean il criait : *Facite fructus dignos pœnitentiæ ; quis vobis ostendit fugere a ventura ira*[1] ? Car pour lors la peste faisant de grands ravages dans La Ciotat, il en prit occasion pour porter à la pénitence tous les habitants, leur montrant qu'il n'y avait point d'autre moyen pour apaiser la colère de Dieu et détourner les fléaux dont il affligeait son peuple.

Il ne faut pas oublier une chose miraculeuse qui lui arriva dans cet âge, que ses amis ont su de sa propre bouche. Il y avait sur les remparts de cette ville un canon qui débordait au delà des murailles de près de cinq ou six pieds. Le divertissement des enfants était de s'étendre sur ce canon pour regarder dedans par l'ouverture. Un jour y étant allé avec ses compagnons, il fut tenté de faire la même chose, mais il arriva que, n'étant pas accoutumé à ce manège, la pesanteur d'une partie de son corps suspendu en l'air entraîna tout le reste. Les compagnons dans le même temps se mirent à crier, et lorsqu'ils crurent qu'il était tombé dans le fossé, il se trouva au milieu d'eux sur le rempart, sans que lui ni aucun des assistants pussent dire comment cela s'était fait ; chacun en fut si surpris qu'on s'écria : « Miracle! » On lui a ouï plusieurs fois bénir Dieu de cette grâce avec sa simplicité ordinaire.

La peste l'obligea avec ses parents de quitter La Ciotat pour venir demeurer à Marseille. Il y fut un exemple de piété pour toute la jeunesse. Après y avoir étudié pendant quelques années, ses parents, qui ne savaient ni les desseins de Dieu sur lui ni les pensées de son cœur, lui firent chercher quelque honnête parti convenable à sa

[1] Saint Matthieu, III, 8.

condition pour le mariage. Mais il ne voulut jamais en entendre parler. Son amour pour la pureté était si grand qu'il frémit de la seule proposition qu'on lui en fit. Dieu l'avait saintement uni en ce temps-là avec une fille très pieuse par les liens de la charité chrétienne, qui les porta tous les deux à se consacrer à lui. Cette sainte fille commença la première, et elle se fit religieuse. Pour lui, ne se sentant plus animé à l'amour de Dieu par ses paroles et par ses exemples, il reçut beaucoup de peine à cette séparation, mais craignant qu'il n'y eût trop d'attache dans leur amitié, il résolut d'y renoncer, et il fut si constant dans cette résolution que depuis ce temps il ne voulut jamais la voir, non pas même pour la féliciter du bonheur qu'elle avait d'être dans la religion, et tout le reste de sa vie il a fui avec autant de fermeté tout entretien avec les filles, même dévotes, ayant reconnu par son expérience qu'il était très difficile, pour ne pas dire impossible, de les voir plusieurs fois sans que sensiblement on y prît attache.

Pour en éviter les occasions, il sortit du pays et alla passer quelques années à Bordeaux. Le démon, qui ne voyait qu'avec envie le progrès extraordinaire qu'il faisait de jour en jour dans la piété, dressa des pièges à sa pureté en subornant une mauvaise créature pour le solliciter au péché. Il n'avait quitté Marseille que pour rompre une amitié innocente, mais qui dans la suite aurait pu devenir dangereuse. Il trouva à Bordeaux une dame qui, étant vendue au péché depuis plusieurs années, ne l'eut pas plus tôt vu qu'elle conçut pour lui une passion criminelle et qu'elle n'oublia rien pour lui en donner des marques. La candeur et la modestie de ce jeune homme, qui auraient dû la détourner de son malheureux dessein, ne servirent, au contraire, qu'à exciter sa passion, laquelle vint enfin jusqu'à ce point que, ne faisant aucune ré-

flexion ni sur les jugements de Dieu, ni sur la grandeur de son crime, ni même à l'infamie à laquelle elle s'exposait, elle lui découvrit son dessein et elle employa tous les charmes dont la malice d'une femme, jointe à celle des démons, est capable en semblables occasions. On ne peut exprimer la frayeur dont il se trouva saisi lorsque, ne pensant rien moins qu'à une action criminelle, elle lui en fit la proposition ; il s'enfuit avec une vitesse si prompte que, comme un autre Joseph, il oublia quelque chose qu'il avait porté, et, quoiqu'elle lui fût nécessaire, il aima mieux la perdre que de retourner dans le lieu où il avait couru un si grand danger.

Depuis ce temps, il ne pensa plus qu'à se retirer en quelque communauté, où il put être à l'abri de toutes les attaques du démon ; il voyait qu'en quelque lieu du monde qu'il allât, bien loin de fuir les occasions du péché, il en trouvait, au contraire, de plus grandes. C'est pourquoi il crut qu'il ne serait jamais à couvert, à moins qu'il n'entrât dans quelque communauté. Il fit quantité de prières à Dieu pour lui demander la grâce de connaître celle à laquelle il l'appelait, et il ne reçut point d'autre réponse dans le fond du cœur, sinon qu'il voulait qu'il fût de l'Oratoire. Il avait, ce semble, plus d'inclination pour la religion, et surtout pour celles où l'on vit dans une plus complète observance de la retraite et du silence ; mais la voix de Dieu lui parlait si fortement dans le cœur qu'il ne put y résister. Il vint à Aix se jeter entre les bras du P. de Rez ; il lui découvrit son dessein, et il lui fit un détail très sincère de toute la conduite que Dieu avait gardée sur lui depuis qu'il était au monde.

Après quelques mois d'épreuve, le Père le reçut dans l'Oratoire le 24 mars de l'année 1632. Ce jour fut pour lui une fête solennelle dont il célébra tous les ans la mé-

moire avec une nouvelle ferveur, et il n'en parlait jamais qu'avec des termes de reconnaissance qui témoignaient assez l'estime qu'il faisait de la grandeur de ce bienfait. Pendant toute l'année de son institution, il fut un exemple accompli d'obéissance, de mortification, d'humilité et surtout de simplicité, car le caractère propre de ce bon prêtre était une candeur innocente qu'il a conservée depuis son enfance jusqu'à la mort.

Le P. Guys passa quatre années dans l'exercice continuel de toutes les vertus chrétiennes, et lorsqu'il ne pensait qu'à s'humilier aux yeux de Dieu et des hommes il reçut un commandement exprès de ses supérieurs de se disposer à recevoir les saints ordres. S'il avait suivi les mouvements de son cœur, il s'en serait éloigné pour toute sa vie; mais ayant appris que comme c'est un crime digne des peines éternelles de s'y ingérer de soi-même, c'est aussi un péché devant Dieu de s'opposer à sa volonté lorsqu'on y est appelé par la voie légitime de ses supérieurs, il obéit humblement dans le dessein de se sacrifier lui-même avec JÉSUS-CHRIST tous les jours de sa vie, et de se considérer plutôt comme une victime qui à chaque moment doit mourir à elle-même que comme un prêtre qui offrait des sacrifices.

Il reçut cette souveraine dignité le 27 septembre de l'année 1636, et depuis ce temps on vit un si grand changement en lui que Monseigneur l'archevêque d'Aix[1], étant en peine de trouver quelque saint prêtre pour l'envoyer dans une paroisse qui, pendant plusieurs années, avait été désolée par un malheureux curé aussi scandaleux qu'il était ignorant, le P. de Rez, dont ce prélat se servait beaucoup pour la conduite de son diocèse, ne fit aucune difficulté de le lui proposer. Il l'y en-

[1] Mgr Louis de Bretel (1630-1645).

voya, et il n'y eut pas demeuré longtemps qu'on y vit des effets merveilleux de son zèle et de sa piété.

Mais, pour en mieux juger, il est à propos de rapporter quel était l'état de cette paroisse. Il y avait plus de vingt ans qu'elle était gouvernée par un homme qui n'avait rien de prêtre que le nom et le caractère, dont la vie était si corrompue qu'on a horreur de coucher sur le papier tous les crimes infâmes dont il était accusé. Il n'était pas moins ignorant, car à peine savait-il lire. Le peuple, selon l'expression de l'Écriture, était semblable au pasteur, et il n'y avait point de crime dont il ne se glorifiât ; le seul homicide n'y était pas aussi commun que les autres, parce qu'il est plus exactement puni par les lois du prince. Cependant cela n'empêchait pas qu'il ne s'en commît souvent ; mais pour les adultères et les concubinages, ils y étaient fort ordinaires. On n'entendait presque point d'autre langage que des blasphèmes et des jurements, et à peine les enfants commençaient-ils à parler qu'ils savaient déjà jurer le nom de Dieu en cent différentes manières. Les larcins y étaient si fréquents qu'à peine pouvait-on s'assurer de ce qu'on tenait entre ses mains ; mais ce qui était le comble de tous les maux imaginables, était l'impiété, car non seulement on n'y avait aucune religion, mais encore on y faisait des railleries des choses les plus saintes, et on en avait une telle aversion qu'on ne pouvait en entendre parler. Enfin à peine y avait-il d'autre marque de la religion chrétienne dans cette paroisse que les bâtiments de l'église ; encore étaient-ils fort ruinés : il y pleuvait de tous côtés ; les portes ne fermaient point, les fenêtres étaient sans vitres, les ornements tout déchirés, les linges à demi pourris, les livres si rompus et si usés qu'il était impossible d'y lire, le calice d'étain, le ciboire en cuivre, les vaisseaux des saintes huiles en plomb, mais si crasseux et si noirs

qu'on n'en connaissait point la matière. Voilà quel était l'état déplorable de cette pauvre paroisse. On ne sera pas surpris si on ajoute que le curé étant tombé malade après une débauche de plusieurs jours, mourut sans sacrements, car non seulement il ne les demanda jamais, mais, ce qui est plus terrible, c'est qu'une personne lui ayant dit de penser à sa conscience, il s'emporta jusqu'à jurer plusieurs fois. On ne put savoir après sa mort qu'il se fût confessé depuis plusieurs années; on douta qu'il dît jamais son bréviaire, et il célébrait le très adorable sacrifice de la messe avec tant de précipitation qu'on ne croyait pas qu'il prononçât la moitié des paroles.

Ce ne fut pas sans sujet que Monseigneur l'archevêque d'Aix se vit obligé, après sa mort, d'y envoyer quelque saint prêtre pour réparer tous les maux que ce malheureux homme y avait causés, et la suite fit voir qu'il avait été inspiré de Dieu pour choisir le bon père Guys. Il l'envoya chercher, et il lui découvrit son dessein. Aussitôt le Père se mit à genoux, et répondit : « Monseigneur, *ecce præsto sum*, *mitte me.* » Ce digne prélat le releva avec de grands témoignages d'amitié, lui fit un récit pitoyable de l'état de la paroisse où il voulait l'envoyer, et le pria d'en prendre soin pendant quelque temps pour y mettre le bon ordre. « Je n'en suis pas « capable, lui répondit le Père, mais avec la grâce de « Notre-Seigneur je ferai tout ce que je pourrai. » Il partit dans la résolution de n'épargner ni sa peine, ni ses soins, ni sa santé, ni même sa vie, s'il était nécessaire, pour le salut de ce peuple. Aussitôt qu'il y fut arrivé, il le trouva étrangement prévenu contre lui, car le bruit s'étant répandu que Monseigneur l'archevêque leur envoyait un prêtre de l'Oratoire fort zélé pour corriger tous leurs abus et empêcher les désordres qui régnaient depuis longtemps dans leur paroisse, la plupart des esprits

en furent tellement irrités qu'il n'y eut sortes d'injures et d'insultes qu'ils ne lui fissent. Il les souffrit avec patience et sans dire mot. Cependant, prévoyant que le démon était de la partie et qu'il faisait tous ses efforts pour empêcher qu'on ne lui enlevât quantité d'âmes qu'il tenait esclaves sous la tyrannie du péché, il résolut de se servir des exorcismes de l'Église et d'employer les armes dont Notre-Seigneur nous apprend dans l'Évangile qu'on les chasse, lorsqu'il dit : *Hoc genus dæmoniorum non ejicitur nisi in oratione et jejunio* [1]. Pour cet effet, il commença par une retraite de neuf jours, pendant lesquels il jeûna au pain et à l'eau. Il passa chaque jour sept heures en oraison devant le saint Sacrement, et tous les matins après la sainte messe il fit un exorcisme, revêtu de l'aube et de l'étole, à la grande porte de l'église contre le démon pour le chasser de la paroisse. On ne fit aucune réflexion à cette cérémonie extraordinaire, parce que le plus souvent personne n'assistait à la messe que le clerc qui lui répondait. Quand ce temps fut écoulé, il entreprit de faire une visite générale de toute la paroisse et de s'informer exactement de quelle manière on vivait en chaque famille. Avant de la commencer il s'offrit à Notre-Seigneur pour endurer toutes les insultes qu'il prévoyait qu'on lui ferait; car les peuples de ce lieu étant naturellement railleurs et malins, et de plus, n'ayant aucune piété, mais au contraire étant accoutumés à toutes sortes de vices depuis très longtemps, il ne doutait point qu'ils ne le reçussent très mal et qu'ils ne s'opposassent à tous ses bons desseins. Il fut fort surpris de trouver un changement qu'il crut miraculeux dans toutes les maisons qu'il visita le premier jour. Partout on le reçut avec un profond respect, on

[1] Saint Matthieu, XVII, 20.

l'écouta en silence, et on lui promit de correspondre à toutes ses pieuses intentions. Il est vrai qu'après les moyens surnaturels qu'il avait employés pendant les neuf jours de sa retraite, il se servit d'autres naturels fort propres pour gagner les esprits ; car outre qu'il fit cette visite dans une grande modestie, étant revêtu de sa soutane, son bréviaire sous le bras et son chapelet à la main, en entrant dans chaque maison il s'adressait particulièrement aux enfants, il les caressait, leur donnait des images, et n'oubliait rien pour gagner leur amitié. En quoi il réussissait heureusement. Cet artifice innocent se répandit incontinent dans toute la paroisse, et le lendemain, quand il continua sa visite, tous les enfants vinrent à lui et à leur tour lui firent mille caresses ; quelques prévenus et irrités contre lui que fussent les parents, ils furent obligés d'imiter leurs enfants, de sorte qu'il fit cette visite avec beaucoup de paix et de douceur, mais non pas avec tout le succès qu'il aurait pu souhaiter, parce qu'il découvrit quantité de désordres auxquels il n'osa toucher pour la première fois.

Il reconnut que tout le mal de cette paroisse venait de trois sources : premièrement de la mauvaise vie du curé ; en second lieu, de l'ignorance de notre sainte religion, et enfin du défaut des exercices de piété. Il crut être obligé en conscience d'y apporter des remèdes opposés et convenables, et pour cet effet, afin d'édifier le peuple et d'attirer la bénédiction du ciel sur ses travaux, il voulut jeûner quatre jours de la semaine : le lundi, le mercredi, le vendredi et le samedi, coucher toujours sur la dure, et porter alternativement le cilice et un autre jour se donner la discipline. Il ne buvait jamais de vin, et rarement mangeait de la viande. Il faisait une heure de méditation le matin, et une autre le soir ; il récitait tout son office à genoux devant le très saint Sa-

crement. Il portait toujours la soutane abattue; il avait les cheveux très courts; il ne mangeait jamais chez ses paroissiens et ne se trouvait point avec eux qu'il ne leur parlât de Dieu ou de l'importance du salut. Il donnait l'aumône généralement à tous les pauvres qui venaient à sa porte; il était fort désintéressé, remettant facilement ses droits curiaux et se contentant toujours de ce qu'on voulait lui donner; il n'avait pour tous domestiques qu'un petit valet auquel il montrait à lire. Sa maison était ornée de dévotes images; les meubles étaient fort simples, et à peine avait-il ceux qui étaient nécessaires pour son usage. Les femmes n'y entraient jamais. Lorsqu'elles avaient quelque chose à lui dire, il les écoutait toujours sur la porte; enfin il n'y avait rien dans sa personne, dans ses mœurs ni dans sa maison qui ne fût aussi édifiant que la conduite de son prédécesseur avait été scandaleuse.

Pour chasser l'ignorance des esprits, qui était la seconde source générale de tous les désordres de la paroisse, le P. Guys entreprit de faire le catéchisme toutes les fêtes à midi, et comme il avait un talent merveilleux pour gagner les enfants, il n'eut pas beaucoup de peine à les y attirer. Il leur fit chanter au commencement et à la fin des chansons spirituelles sur les airs les plus à la mode; ce qui leur plut tellement qu'ils quittaient toutes choses pour s'y rendre exactement au son de la cloche. Il voulut ensuite leur montrer à lire et à tenir l'école publique sans aucune rétribution, achetant même de son propre argent des livres pour ceux qui n'avaient pas le moyen d'en avoir afin de les leur donner, ce qui toucha tellement tous les habitants de la paroisse qu'ils commencèrent à le respecter comme un saint et comme un apôtre, et à se soumettre généralement et sans réplique à tout ce qu'il voulut. Il leur proposa au bout de trois

mois de faire une mission, prêchant deux fois par jour, le matin au lever du soleil et le soir à l'entrée de la nuit, après leur travail, et faisant le catéchisme à midi. Ils y consentirent, et chacun promit d'y être assidu. Il employa les premiers quinze jours à les instruire sur tous leurs devoirs, leur expliquant très nettement tous les commandements de Dieu, et ensuite il leur fit voir l'obligation qu'ils avaient de faire une confession générale pour mettre leur conscience en repos touchant leur vie passée. Dieu bénit tellement son travail qu'en moins d'un an on vit un changement merveilleux dans toute cette paroisse ; les ouvriers entendaient la messe tous les jours avant leur travail, et le soir ils retournaient à l'église pour assister aux litanies de la Vierge et à l'examen de conscience. Dans la plupart des familles il fit acheter une vie des saints et d'autres livres de dévotion, dont on faisait la lecture les jours de fêtes. La principale règle et la plus inviolable était de se confesser tous les mois, et on y fut si exact depuis sa mission, que quantité se confessaient plutôt deux fois qu'une. Les jeux et les danses furent entièrement bannis. La piété régnait partout. L'église était toujours pleine ; les fêtes, on y venait dès le grand matin pour y entendre la lecture des vies des saints qui arrivaient pendant la semaine, qu'on faisait pendant qu'il confessait. Il prêchait toujours au prône de la grand'messe, et lorsqu'il distribuait la sainte communion au peuple, il avait coutume de faire à haute voix avant et après les actes de foi, d'humilité, d'amour et autres qui sont recommandés dans les livres de dévotion, mais toujours avec tant de ferveur et de zèle que les plus insensibles en étaient touchés. Il leur apprit la manière de faire la communion spirituelle et il la mit en pratique dans cette paroisse, en sorte qu'il n'y avait pas une personne depuis l'âge de quinze ans qui toutes les

fêtes ne communiât ou réellement ou spirituellement. Il enseigna aussi la méthode de la méditation ou oraison mentale, et, afin d'y former les esprits, il la faisait publiquement dans l'église les principales fêtes et les jours qu'il donnait la bénédiction du très saint Sacrement. Ce qui attirait un si grand concours de peuple, non seulement de sa paroisse, mais encore des paroisses voisines, que quand son église aurait été trois fois plus grande elle n'aurait pû le contenir. On faisait presque toutes les fêtes les exercices suivants, qui étaient autant d'exhortations à la piété, à savoir : la prière du matin, la lecture spirituelle, le prône, la communion publique, le catéchisme, la méditation et l'examen de conscience.

Après avoir établi un tel ordre, il ne lui fut pas difficile de réparer l'église et d'orner les autels. Il commença par la faire couvrir, paver et blanchir. Il acheta de ses propres deniers un calice et un ciboire d'argent, ce qui lui fut d'autant plus facile que, ne dépensant presque rien pour sa nourriture, il avait tout son revenu de reste; il fit faire par la paroisse une quête pour avoir un tabernacle doré, et il trouva suffisamment pour en acheter un très beau avec des ornements de soie des quatre couleurs de l'Église. Il ôta de dessus les autels toutes les images peu décentes, et il en mit d'autres en leurs places plus dévotes.

Enfin après avoir demeuré près de deux ans dans cette paroisse pour y faire tout le bien que nous venons de rapporter et y souffrir quantité d'injures et de persécutions qu'il serait inutile de dire, le P. Guys alla trouver Monseigneur l'archevêque d'Aix pour lui rendre compte de sa mission, et le prier en même temps de nommer un autre curé, afin qu'il pût retourner en son premier état. Ce digne prélat le pressa d'accepter ce bénéfice; mais ayant reconnu par ses réponses qu'il voulait être

fidèle à sa vocation, il l'en loua, et il ne lui en parla pas davantage. Il nomma un curé qui par son zèle soutint ce que ce bon Père avait établi, et celui-ci revint prendre sa place dans l'Oratoire. Il se remit aussitôt en retraite pour se recueillir de la dissipation qu'il croyait avoir contractée dans les fonctions de son ministère, ensuite il pria le P. de Rez de permettre qu'il fît une seconde institution, se persuadant en avoir un très grand besoin ; il le lui permit tant pour le satisfaire que pour servir d'exemple aux nouveaux confrères. Mais il n'y demeura pas longtemps, parce qu'au bout de quelques mois on eut besoin de lui tant pour faire des missions que pour desservir une cure à Arles [1]. On l'y envoya, et il y a demeuré jusqu'à la mort pendant l'espace de cinquante-deux ans, dans de continuelles fonctions ecclésiastiques, travaillant avec un zèle infatigable et un succès merveilleux au salut des âmes.

Jamais homme n'a eu un semblable talent pour prêcher en provençal, qui est la langue du pays, laquelle pour être un idiome corrompu ne laisse pas d'avoir ses phrases, ses proverbes et ses expressions si fortes et si pathétiques qu'il n'y a rien dans la pureté de la langue française qui en approche. Il faisait des prônes avec tant d'édification et d'une manière si à la portée de son auditoire que tout le monde, depuis les personnes les plus élevées en dignité jusqu'aux bergers et aux paysans les plus grossiers du territoire, y assistaient avec un empressement merveilleux. Il s'en est trouvé qui le dimanche matin ont fait trois lieues entières pour s'y trouver; d'autres qui n'ont jamais voulu s'engager pour servir à la campagne qu'après être convenus avec leurs maîtres qu'il leur serait permis de venir à Arles tous les diman-

[1] Il y vint le 6 octobre 1642.

ches pour entendre les prônes du P. Joseph, et plusieurs personnes d'esprit ont avoué que rien ne les convainquait davantage de la vérité de Dieu et de la religion que l'esprit et les sermons de ce bon père.

Les dissolutions du carnaval ne sont pas moins publiques ni moins scandaleuses en Provence qu'en Italie ; il semble que dans ces jours malheureux on ait toutes sortes de licences, ce qui est une occasion funeste à la plupart des jeunes gens de la perte de leur innocence. Notre bon prêtre en fut vivement touché, et, à l'imitation de saint Philippe de Néri, il résolut de s'y opposer. Pour cet effet, pendant plusieurs années il assemblait le plus de jeunes gens qu'il pouvait, les menait hors de la ville, leur faisait faire certains petits exercices de piété pour les divertir, et les occupait ainsi presque pendant tout le jour. Sur le soir il les conduisait à l'église pour y chanter les litanies de la Vierge et ensuite les renvoyait en paix dans leurs maisons. Ce qui paraît inconcevable à ceux qui ne l'ont pas vu, il savait les manier avec tant d'adresse, quoique naturellement les enfants de ce pays soient extrêmement vifs et par conséquent fort remuants, cependant quand il leur commandait de ne point sortir de leur place ou de ne point parler, on voyait un profond silence et une paix merveilleuse, et aussitôt qu'il faisait le moindre signe pour les faire marcher ou pour entonner quelque chanson spirituelle, il était obéi avec une exactitude inconcevable. Il leur faisait des exhortations contre le vice, leur parlait de l'enfer, et leur rapportait des histoires tragiques qui étaient arrivées à quantité de personnes qui avaient mal vécu ; il leur faisait déclamer des vers ; enfin il avait mille inventions pour les occuper saintement et agréablement selon leur génie. Dans une mission qu'il fit à Marseille pendant le carnaval, on remarqua qu'il avait assemblé près de quatre mille jeunes

gens dans la place de Saint-Michel, hors de la ville, qu'il occupa de la sorte pendant plusieurs jours, non seulement sans qu'il en arrivât la moindre confusion, mais encore avec une édification très grande de tout le monde.

Le zèle du P. Guys a éclaté encore dans les missions auxquelles il a employé toujours une partie de l'année jusqu'à son extrême vieillesse. Il y était suivi plus que tous les autres prédicateurs, parce qu'il n'y en avait point qui eût le talent et la facilité de prêcher en provençal comme lui. Il en a fait non seulement dans le diocèse d'Arles, mais encore dans les autres diocèses de la Provence, un très grand nombre. Un jour une personne s'entretenant familièrement avec lui, voulut savoir les lieux où il en avait fait, et en moins d'un moment il lui en compta plus de cent.

Sa manière de prêcher était aisée, simple, pathétique et remplie de sentences, de proverbes et de paraboles ou comparaisons tirées des choses naturelles, qu'il savait si bien accommoder à la portée de ses auditeurs qu'elles faisaient des impressions extraordinaires dans leurs esprits. Il n'avait que médiocrement étudié en théologie, et depuis ses classes il s'était beaucoup plus adonné à l'oraison et à la pratique des bonnes œuvres qu'à l'étude. Cependant il expliquait les mystères les plus profonds de la religion d'une manière si sublime et si relevée que les plus habiles théologiens en étaient charmés quand ils l'entendaient parler. Il prêcha un jour sur le mystère de la Trinité en présence de plusieurs professeurs de théologie, qui furent si surpris des pensées et des lumières qu'il leur donna sur cet ineffable mystère, qu'au sortir du sermon ils furent contraints d'avouer qu'il n'avaient jamais rien lu de semblable dans les Pères ni dans les auteurs scolastiques, et qu'un homme qui parlait de la sorte devait nécessairement avoir été instruit à l'école

du Saint-Esprit. Une autre fois on l'avertit que Monseigneur l'archevêque d'Arles[1] devait assister à un de ses prônes ; il crut être obligé par respect à son prélat de le faire en français, parce que dans le pays c'est le langage des personnes de condition. Mais à peine eut-il dit son exorde qu'il demeura court, et qu'il oublia tout ce qu'il avait préparé. Il tire son nouveau testament de sa poche, il l'ouvre et tombe heureusement sur ces paroles de l'évangile de saint Jean : *In principio erat verbum, et verbum erat apud Deum, et Deus erat verbum.* Il les expliqua en la langue du pays, d'une manière si sublime, si docte et si touchante que tout le monde en fut charmé, et que Monseigneur l'archevêque avoua que jamais il n'avait ouï parler de la sorte. On s'est souvent adressé à lui pour avoir l'intelligence des passages les plus difficiles de l'Écriture sainte et la décision des cas de conscience les plus embarrassés, et on a toujours éprouvé qu'il avait une ouverture d'esprit merveilleuse, qui rentrait dans le sens véritable de l'Écriture, qu'il savait en perfection sa religion, et qu'il décidait des cas avec une droiture et une netteté qui était une preuve convaincante de la bonté de son esprit.

Il avait une foi si vive et si universelle qu'il ne voyait que Dieu dans tous les objets qui se présentaient à ses yeux ; toutes choses lui servaient de moyens pour s'élever à lui et pour s'en entretenir. Ce qu'il faisait avec une onction et une joie si sainte qu'il n'y avait personne qui ne prît plaisir à l'écouter. Il disait qu'en célébrant la

[1] Pendant que le P. Joseph Guys occupa la cure de Sainte-Anne d'Arles, plusieurs archevêques se succédèrent sur ce siège : Jean Aubert de Barraut, François de Monteil de Grignon, Jean-Baptiste de Monteil de Grignon. « Ces prélats, dit Batterel, les deux derniers surtout, avaient pour lui une estime qui approchait de la vénération. »

sainte messe, il s'adressait à JÉSUS-CHRIST avec une telle conviction de sa présence dans ce redoutable mystère qu'elle n'aurait pas été plus grande s'il l'avait vu de ses propres yeux.

Il ne perdait presque jamais Dieu de vue, et se tenait continuellement en prière dans sa présence, comme on en peut juger par la distribution de sa journée qu'on trouva après sa mort dans sa chambre, où l'on remarqua qu'outre le grand office il récitait chaque jour celui de la sainte Vierge et celui des morts; on compta encore jusqu'à onze chapelets qu'il disait par jour avec plusieurs autres oraisons et lectures de piété. Il sentait une consolation particulière de rappeler dans sa mémoire les actions et les vertus des premiers pères de la Congrégation qu'il avait connus, pour les imiter, selon ces paroles de saint Paul[1] : *Mementote præpositorum vestrorum, qui vobis locuti sunt verbum Dei, quorum intuentes exitum conversationis, imitamini fidem.*

Il avait une connaissance sublime et un amour singulier pour JÉSUS-CHRIST. Il ne parlait jamais de Dieu ni des choses de la religion que par rapport à ce divin Sauveur. Il n'agissait et il ne priait qu'en sa personne et qu'en vertu de ses mérites, et ceux qui ont eu le bonheur de le fréquenter et de savoir les sentiments de son cœur sur ce sujet ont rendu ce témoignage avantageux de lui, qu'ils n'ont jamais connu d'homme qui fût plus rempli de JÉSUS-CHRIST que lui.

Ce qui lui donnait une espérance si ferme qu'il ne doutait point que celui qui avait commencé l'œuvre de son salut ne l'achevât en lui ; les prémices de l'esprit de Dieu qu'il avait reçus, rendaient ce témoignage à son cœur qu'il était un enfant d'adoption et le cohéritier de

[1] Épître aux Hébreux, XIII, 17.

Jésus-Christ. Un jour, disant avec beaucoup de confiance et de simplicité à des personnes de piété qu'il n'avait point peur de l'enfer, on lui représenta que peut-être il ne craignait pas assez ; à quoi il repartit qu'à la vérité il fallait toujours craindre, mais qu'il avait eu des marques si éclatantes de la bonté paternelle de Dieu à son égard, qu'il devait beaucoup plus penser à l'aimer et à l'aimer éternellement qu'à le craindre. Il avait presque continuellement ce mot à la bouche : « O « paradis, que tu es beau ! Que tu es aimable ! *Quam « gloriosa dicta sunt de te, civitas Dei* [1]. »

Son cœur était tellement embrasé de l'amour de Dieu, qu'il ne soupirait que pour le faire connaître et le faire aimer. Toutes ses missions, tous ses prônes, tous ses sermons n'avaient point d'autre but que d'inspirer l'amour de Dieu dans les âmes. Il se plaisait beaucoup avec les jeunes confrères étudiants, passant ordinairement tout le temps de la conversation avec eux, et les accompagnant même dans leurs promenades ; mais ce n'était que pour leur inspirer l'amour de Dieu et la piété. Il avait une patience admirable à supporter leurs défauts, et on eût dit qu'il eût une indulgence excessive pour eux, tant il les excusait. Mais cette conduite, pleine de charité, les gagnait tellement qu'ils se rendaient à tout ce qu'il souhaitait d'eux. Il ne pouvait souffrir qu'on parlât au désavantage des absents. Il détournait adroitement ce discours, ou, s'il ne pouvait y réussir, il se retirait en silence. Il avait une charité très grande pour les pauvres, quand ils s'adressaient à lui pour la conduite de leurs âmes, et il en prenait un soin particulier ; ne pouvant leur faire beaucoup d'aumônes corporelles, il leur en faisait par contre un nombre infini de

[1] Ps. LXXXVI, 3.

spirituelles, ne s'étudiant sans cesse qu'à trouver les moyens de les retirer du péché et de les porter à l'amour de Dieu.

Il est bien difficile de dire jusqu'à quel point allait l'humilité du P. Guys ; ceux qui ont eu le bonheur d'être témoins de sa conduite en connaissent quelque chose ; ils savent avec quelle vérité l'on peut dire qu'il s'estimait, qu'il se traitait et qu'il voulait être traité en toutes choses comme le dernier de la maison. Il ne voulait jamais porter que de vieux habits et souvent le reste des autres. Quelques-uns ont cru que depuis qu'il avait été de l'Oratoire il n'en avait jamais eu de neufs, et autant que naturellement le reste des hommes affecte de faire paraître les talents qu'ils ont reçus, autant et plus il s'étudiait à cacher ceux que Dieu lui avait donnés. On n'a jamais vu d'homme moins particulier que lui ; il s'accommodait de toutes choses, et rien ne le troublait ni ne lui faisait de la peine. Il avait une soumission et une déférence entière pour toutes les paroles de ses supérieurs ; leurs prières étaient un commandement inviolable pour lui, et le moindre signe de leur volonté suffisait pour le déterminer à tout ce qu'ils pouvaient souhaiter. Il était naturellement prompt, mais l'on remarquait aisément qu'il se faisait une continuelle violence pour réprimer les mouvements de la nature. Quand on lui disait quelque chose de choquant, il ne répondait rien, mais il se mettait ordinairement à chanter quelque air de mission.

Quelque soin qu'il ait eu de cacher ses pénitences et ses austérités, cela n'a pas empêché qu'on ne l'ait souvent trouvé tout couvert de chaînes et de ceintures de fer dont il macérait son corps. Il usait ordinairement de cette rigueur sainte sur lui-même lorsqu'il avait à traiter avec quelque insigne pécheur dont le cœur lui parais-

sait endurci et la conversion difficile, ou encore dans le temps des calamités publiques, et quand il avait quelque grâce particulière à demander à Dieu. Il a passé plusieurs années de sa vie en couchant sur la dure, et plusieurs hivers sans se chauffer. Quelques incommodités qu'il ressentît, il ne se plaignait jamais, les recevant toujours de la main de Dieu, comme des suppléments de pénitence, disant que n'en faisant point, Dieu avait la bonté de les lui envoyer pour suppléer au manquement. Il avait un soin et une vigilance non pareille à se mortifier de quelque chose à chaque repas, et souvent de ce qui était le plus à son goût. Lorsque, marchant par la campagne, la verdure lui donnait quelque agrément, aussitôt il en détournait la vue, et demeurait ensuite des heures entières sans lever les yeux. Lorsqu'en mangeant quelque viande il s'apercevait qu'il y prenait plaisir, aussitôt il la laissait et n'y touchait plus, de sorte qu'on ne pouvait le mortifier davantage que de lui faire bonne chère.

Il était d'une si grande exactitude à tous les règlements de la Congrégation, tant pour l'intérieur que pour l'extérieur, que le jour même qu'il reçut l'extrême-onction on ne put jamais obtenir de lui qu'il se dispensât de venir à l'oraison du matin. A l'âge de quatre-vingts ans il s'y trouvait toujours le premier, comme s'il n'en avait eu que vingt-cinq. Cette régularité paraissait dans tous les autres exercices de la communauté : rien ne pouvait le retenir quand l'heure en était venue; il croyait qu'il y avait une grâce attachée à chacun, laquelle était préférable à tous les plus grands avantages du monde. Il les considérait tous avec respect, et il ne pouvait souffrir qu'on parlât de quelques-uns comme de moins importants que les autres. « Tout est grand, di-« sait-il, au service de Dieu ; car si les moindres offices

« chez le roi anoblissent ceux qui en sont pourvus, il ne « se fait rien de petit dans la maison de Dieu qui ne soit « anobli, et relevé par l'honneur d'être employé à son « service. » Son assiduité au confessionnal était incomparable; il s'y rendait avec une diligence extrême; aussitôt qu'on le demandait, il quittait toutes choses pour y courir au plus tôt. Il y est quelquefois demeuré dix, onze heures presque de suite sans en témoigner le moindre ennui; il ne confessait presque que des pauvres et des paysans, et c'était uniquement la gloire de Dieu et le salut des âmes qui lui donnaient un si grand empressement pour s'y rendre.

Son esprit de pauvreté fut sans exemple ; car depuis qu'il eut quitté le monde il ne se mit jamais en peine de tout ce qu'on y estime. Son détachement fut si grand qu'il fit une donation entière de tout son bien à l'Oratoire sans s'en réserver aucune pension, voulant uniquement dépendre de la Providence et recevoir par aumône tout ce qu'on lui donnerait. Il croyait qu'ayant abusé de toutes les créatures pour offenser Dieu, il méritait d'en être privé, et que ce n'était que par une grâce particulière et par une miséricorde qu'il ne méritait pas, qu'on lui en laissait l'usage. Les pères de la Congrégation, qui n'étaient pas moins désintéressés que lui, quoique pauvres, ne laissèrent pas de remettre tout son bien à ses parents avec la même générosité qu'il l'avait donné. Il était de ces véritables pauvres d'esprit dont il est parlé dans l'Évangile, à qui appartient le royaume du ciel; car non seulement il ne souhaitait rien, mais encore il aimait l'état de pauvreté, le préférant aux richesses et aux commodités qu'il aurait pu en plusieurs choses se donner sans aucun danger. Tout prêchait cette vertu en sa personne et dans ses meubles. Tous les meubles de sa chambre consistaient en une chaise de paille, en une

autre chaise de bois demi-rompue et une vieille table; toute sa bibliothèque consistait en une Bible, et trois ou quatre petits livres qui lui appartenaient en particulier; encore, un mois avant sa mort, dans le temps qu'il se portait très bien et qu'il n'y avait aucune apparence de l'accident qui lui arriva, il s'en défit. L'on peut juger quelle en était la valeur par le prix qu'il en reçut, puisqu'on ne lui donna du tout que quarante sous qu'il alla mettre dans un tronc, afin de pouvoir dire avec le prophète[1] : *Defecit caro mea et cor meum*; *Deus cordis mei et pars mea Deus in æternum.* Dès lors toute la communauté s'aperçut qu'elle allait bientôt perdre le P. Joseph. En effet, un mois après il mourut.

Ce bon prêtre, tout pénétré de JÉSUS-CHRIST, témoignait depuis plusieurs années un grand désir de se réunir à lui pour jamais. On l'entendit quelquefois s'écrier : *Quam prolongatus est incolatus meus*[2]. Son cœur ne soupirait que pour les biens que la foi nous a fait espérer dans la terre des vivants ; ce qui lui donnait lieu de dire souvent que celui-là lui annoncerait la nouvelle du monde la plus agréable, qui l'avertirait que l'heure du Seigneur était venue, et qu'il pouvait lever la tête pour voir arriver la délivrance de son âme.

Enfin, le temps arriva que Dieu avait destiné pour lui accorder cette grâce tant désirée. Ce fut le jour de la fête de JÉSUS, jour de singulière dévotion dans l'Oratoire et qu'on honore comme la fête solennelle du patron, jour auquel Dieu y verse ses grâces et ses bénédictions en plus grande abondance. Son bonheur surpassa ses désirs ; car Dieu, qui est riche en ses miséricordes, et qui n'excite souvent dans nos cœurs des souhaits que pour les rem-

[1] PS. LXXII, 26.
[2] PS. CXIX, 5.

plir avec plus d'abondance, lui accorda au delà de ce qu'il souhaitait, puisqu'il le prit au sortir de l'oraison en allant à l'autel et le propre jour de la fête de la Congrégation. Que s'il n'eut pas le bonheur d'offrir sa vie en sacrifice dans la sainte messe et d'être lui-même la victime de l'oblation qu'il devait immoler, comme il arriva à notre bienheureux père et fondateur, le cardinal de Bérulle [1], du moins il s'en fallut peu, et il fut en chemin et en disposition d'en faire de même. Sur les cinq heures du matin, passant par une petite cour qui était toute couverte de neige pour aller à la sacristie afin de dire la sainte messe, il fut saisi de froid et surpris d'un vertige auquel il était sujet qui l'obligea de demeurer dans ce lieu sans mouvement. Au bout d'un quart d'heure, le sacristain, étonné de ce qu'il tardait si longtemps contre son ordinaire, sortit pour l'aller chercher et le trouva sans connaissance. Il appelle du secours; toute la maison y accourt. On le porte à l'infirmerie; on envoie chercher le médecin, et après avoir tenté tous les remèdes de son art sans aucun succès, on lui donne sur le soir le sacrement de l'extrême-onction; mais Dieu, qui est le maître de la vie et de la mort, et qui dispose de tous les moments de ses élus, voulut que ce bon père, qui avait fait toute sa vie un si saint usage de ses sacrements, ne reçût du soulagement dans cette extrémité que par le moyen de celui-ci; car à peine l'eut-il reçu qu'il se trouva beaucoup mieux, recouvra la connaissance et fit espérer aux médecins qu'ils pourraient le rétablir. Il passa trois jours en cet état, donnant des exemples extraordinaires de patience, et faisant voir sur son visage une sainte tranquillité au milieu de toutes les souffrances que lui causaient les remèdes qu'on lui faisait prendre. Il ne re-

[1] Voir t. I, p. 72.

couvra jamais la parole, mais il fut aisé de connaître, par les marques qu'il donna, que cette âme juste et pleine de Dieu attendait dans le silence le salut du Seigneur avec un respect, une patience, et une crainte pleine de confiance.

Comme il entendait ce qu'on lui disait et qu'il témoignait une joie très grande qu'on lui parlât de Dieu, on le fit resouvenir d'*adhérer* à JÉSUS-CHRIST ; car cette pratique lui était très familière, et c'était le mot propre dont il se servait ordinairement pour exprimer l'union et la liaison que nous devons avoir à ce divin Sauveur. Il recevait une consolation sensible quand on lui disait qu'on allait l'immoler avec JÉSUS-CHRIST, unir son sacrifice au sien, et consacrer son agonie à la sienne, et on le voyait dans ce temps tout extasié et pénétré de Dieu.

Enfin, après une agonie de trois jours il couronna une vie sainte par une mort précieuse, qui arriva le 30 de janvier de l'année 1694.

Il n'eut pas le bonheur de recevoir le sacré viatique dans cette maladie, les médecins n'ayant pu trouver un moment propre pour cela. Mais Notre-Seigneur l'avait prévenu quelque temps auparavant en la manière suivante. Retournant un jour de la promenade avec les confrères étudiants, il se trouva le même soir si incommodé qu'on crut qu'il y avait du danger pour sa vie. On appela les médecins, qui, trouvant qu'à cette incommodité était survenue un asthme extraordinaire avec un râlement, conseillèrent qu'on lui donnât au plus tôt le viatique. Il le reçut sur les neuf heures du soir avec des dispositions très saintes et une édification particulière, quoique le même jour il eût dit la messe, et il passa tout le reste de la nuit en prières et en des actes de résignation et d'oblation de lui-même à Dieu pour se disposer à aller paraître devant son redoutable tribunal. Mais Notre-Seigneur se contenta de la disposition de son cœur et

réserva pour une autre fois l'acceptation de son sacrifice.

Aussitôt que le bruit de sa mort fut répandu par la ville, toutes sortes de personnes, riches et pauvres, grands et petits, vinrent demander de ses reliques à l'Oratoire. On le porta à l'église, mais il n'y fut pas plus tôt exposé qu'une foule de peuple se jeta sur lui, les uns pour couper de ses cheveux, les autres pour lui faire toucher leurs chapelets, et d'autres enfin pour lui baiser les mains et les pieds. On en vit un grand nombre verser des larmes en abondance, non pas tant de douleur que de tendresse et de componction ; car il n'y en avait pas un qui ne le crût dans le ciel et qui ne l'invoquât avec ferveur dans ses prières. On fut obligé de mettre des gardes autour de son corps pour empêcher qu'il n'arrivât quelque désordre, car on surprit un paysan qui déjà lui coupait un doigt de la main avec son couteau, et plusieurs autres qui étaient en la disposition de faire la même chose. Mais ce qui augmenta de beaucoup la dévotion de ce peuple, fut le changement admirable qu'on remarqua sur son visage; car la mort, dont le propre est de défigurer les beautés les plus accomplies et d'en donner de l'horreur, avait tellement effacé tout ce qu'il y avait de mortel, de triste et de pâle pendant qu'il était vivant, qu'on peut dire que c'était l'un des plus beaux visages que l'on pût regarder, soit pour le teint, pour les couleurs ou pour la disposition des parties; et ne pouvant concevoir qu'il fût devenu si différent de ce qu'il avait été, on en attribua la cause à une providence extraordinaire, et on regarda ce changement comme une marque de son bonheur, et comme l'effet de la miséricorde que Dieu lui avait faite [1].

[1] Le P. Guys donna en 1647 une attestation d'un miracle de notre très honoré Père Fondateur, dont il avait été témoin oculaire. (V. *Miracles du cardinal de Bérulle*, p. 78.)

120

R. P. BOUGEREL

Bibliog-Orat. T 1, p 374

Ms. de Montpellier

N° de la notice : 120

Joseph Guys

Naquit à la Ciotat, Diocèse de Marseille, entre jeune à l'Oratoire en 1632. Il fait son plus grand séjour à Arles où il a demeuré plus de 50 ans, occupé à desservir la cure de Ste Anne, autrement N. Dame la principale desserte par les pères de l'Oratoire. Il ne fut jamais curé mais vicaire. Il avait un talent extraordinaire pour conduire la jeunesse. Tout Arles et tous les prélats (1) qui ont conduit cette église de son vivant ont eu pour lui une véritable estime. Après avoir donné de grands exemples d'humilité, de charité, de pénitence, de détachement et de pauvreté, il mourut à la Ciotat en odeur de sainteté le Nov février 1er janvier 1694 âgé de 84 ans.

Ouvrages :

I Traité sur les arènes d'Arles, ou description des arènes et de l'amphithéâtre d'Arles. Arles. Mesnier in 4°. 1665

II Mss. quelques cantiques et traités de piété.

(1) surtout François et J Bte de Grignan

No 6232 1064

James Calvin

Bond to 8th Ly

R 9
16

Batterel III 252-255

XXII. — Le Père Joseph Guiz

Curé à Arles

Entré en 1632, mort en 1694

Joseph Guiz, né à la Ciotat, ville de Provence, le 22 février 1612, après avoir passé sa jeunesse dans une innocence de mœurs, qui le faisait nommer *le petit saint*, et avoir refusé constamment un établissement fort honnête pour un jeune homme né, comme lui, d'une condition médiocre, entra dans l'Oratoire, à la maison d'Aix, le 24 mars 1632 (2), et y fut fait prêtre, par pure obéissance à la volonté de ses supérieurs, au mois de septembre 1636.

Peu de temps après, M. l'archevêque d'Aix eut besoin d'un de nos Pères pour mettre à la place d'un curé débauché dans une paroisse de la campagne, qui se sentait fort de la négligence de son pasteur, pour les désordres qui y régnaient. On jeta les yeux sur le Père Guiz, et Dieu donna tant de bénédictions à la simplicité avec laquelle il accepta d'y aller, aux prières, aux pénitences, à la vie édifiante, qu'il y mena, aux soins qu'il se donna par gagner les cœurs de ce peuple, qu'il en fit un peuple nouveau. Le détail de la conduite, qu'il y tint, vaut la peine d'être lu dans sa vie, parmi celles du Père Cloyseault. M. l'archevêque d'Aix aurait bien voulu l'y attacher ; l'amour de sa vocation le fit retourner dans sa maison, dès qu'il eut remis l'ordre dans cette paroisse (3).

Les succès, qu'il avait eus, ainsi qu'en diverses missions,

(1) Cloyseault, *Recueil des vies*..... [T. III, p.

(2) *Catalogue universel*

(3) Cloyseault, [p.

où il fut employé depuis son retour, le firent destiner en 1818 pour être présenté à l'archevêque d'Arles, en qualité de curé de notre paroisse de Sainte-Anne (1). Il la desservit jusqu'à la mort, avec une assiduité, un zèle, un talent fort particulier, ce qui est si bien décrit dans le Père Cloysenault, que je n'ai qu'à y renvoyer. On dit que, par modestie, il n'en voulut jamais être le curé en chef. Il avait un don et une grâce singulière pour s'attacher les enfants, s'en faire écouter et suivre partout, et en faire tout ce qu'il voulait de quoi il se servait fort utilement pour les instruire et leur inspirer les principes des bonnes mœurs.

Tous les archevêques d'Arles, qui ont vécu de son temps, surtout François et Jean de Grignan, avaient pour lui une estime, qui approchait de la vénération, ainsi que toute la ville d'Arles.

En 1685, n'étant plus curé, mais continuant de faire les instructions aux peuples de la paroisse comme il parla un jour de l'obligation d'assister au prône, un jésuite, qui prêchait cette année-là le Carême à Arles, prit à tâche de combattre directement ce que le Père Guix avait dit en faveur des instructions de paroisse, et d'invectiver après cela contre lui. Nos Pères, joints à tous les curés de la ville, en demandèrent justice à M. l'archevêque, qui fit rétracter le Jésuite, mais en Jésuite, c'est-à-dire en des termes vagues et mesurés, au lieu que ceux de l'insulte avaient été des plus outrés, puisqu'il avait traité le Père Guix de bouffon et de baladin. Toutes les circonstances de cette affaire sont sous l'histoire générale de ce temps-là.

Après avoir donné de grands exemples d'humilité, de détachement et de pauvreté dans la ville et dans la maison, le Père Joseph, car c'est ainsi qu'on l'appelait, et qu'il voulait être appelé, mourut à Arles, en grande odeur du piété, le 1er février 1691, âgé de quatre-vingt-deux ans. Le Père

(1) Registre du Conseil. — Il vint résider à Arles le 6 octobre, et y resta jusqu'à la mort. (Livre d'Or[illegible] d'Arles.) — Soumaire, Histoire manuscrite

où il fut employé depuis son retour, le firent destiner en 1648 pour être présenté à l'archevêque d'Arles, en qualité de curé de notre paroisse de Sainte-Anne (1). Il la desservit jusqu'à la mort, avec une assiduité, un zèle, un talent fort particulier, ce qui est si bien décrit dans le Père Cloyseault, que je n'ai qu'à y renvoyer. On dit que, par modestie, il n'en voulut jamais être le curé en chef. Il avait un don et une grâce singulière pour s'attacher les enfants, s'en faire écouter et suivre partout, et en faire tout ce qu'il voulait de quoi il se servait fort utilement pour les instruire et leur inspirer les principes des bonnes mœurs.

Tous les archevêques d'Arles, qui ont vécu de son temps, surtout François et Jean de Grignan, avaient pour lui une estime, qui approchait de la vénération, ainsi que toute la ville d'Arles.

En 1665, n'étant plus curé, mais continuant de faire les instructions aux peuples de la paroisse comme il parla un jour de l'obligation d'assister au prône, un jésuite, qui prêchait cette année-là le Carême à Arles, prit à tâche de combattre directement ce que le Père Guiz avait dit en faveur des instructions de paroisse, et d'invectiver après cela contre lui. Nos Pères, joints à tous les curés de la ville, en demandèrent justice à M. l'archevêque, qui fit rétracter le Jésuite, mais en Jésuite, c'est-à-dire en des termes vagues et mesurés, au lieu que ceux de l'insulte avaient été des plus outrés, puisqu'il avait traité le Père Guiz de bouffon et de baladin. Toutes les circonstances de cette affaire sont sous l'histoire générale de ce temps-là.

Après avoir donné de grands exemples d'humilité, de détachement et de pauvreté dans la ville et dans la maison, le Père Joseph, car c'est ainsi qu'on l'appelait, et qu'il voulait être appelé, mourut à Arles, en grande odeur de piété, le 1er février 1694, âgé de quatre-vingt-deux ans. Le Père

(1) *Registre du Conseil.* — Il vint résider à Arles le 6 octobre, et y resta jusqu'à la mort. (*Livre historique d'Arles*). — Bougerel, *Mémoire manuscrit*

Bougerel dit : âgé de quatre-vingt-quatre ; mais l'époque de sa naissance en 1612 justifie ma supputation.

On a de lui l'ouvrage suivant, imprimé en Provence, et qui n'a peut-être pas percé jusqu'en ces cantons ; du moins ne l'ai-je pas vu :

Description des arènes ou de l'amphithéâtre d'Arles, par Joseph Guiz, prêtre de l'Oratoire, in-4°, à Arles, chez Mesnier, 1665, brochure de 36 p. avec deux grandes figures bien gravées, dont l'une représente l'amphithéâtre, et qu'il est décrit dans Juste-Lipse ; la deuxième le même ouvrage, tel qu'il restera à présent à Arles.

Le Désirant du Père Joseph Guiz ; Roman spirituel, de la même grosseur que l'ouvrage précédent, et qui n'a jamais été imprimé.

Dans un catalogue des livres imprimés chez Briallon, je trouve :

La Paraphrase de la Messe, par le Père Hervé de l'Oratoire, Lyon, chez Briallon, in-12.

XXII. — Le Père Joseph Guiz,

Curé à Arles,

Entré en 1632, mort en 1694.

Joseph Guiz, né à la Ciotat (1), ville de Provence, le 22 février 1612, après avoir passé sa jeunesse dans une innocence de mœurs, qui le faisait nommer *le petit saint*, et avoir refusé constamment un établissement fort honnête pour un jeune homme né, comme lui, d'une condition médiocre, entra dans l'Oratoire, à la maison d'Aix, le 24 mars 1632 (2), et y fut fait prêtre, par pure obéissance à la volonté de ses supérieurs, au mois de septembre 1636.

Peu de temps après, M. l'archevêque d'Aix eut besoin d'un de nos Pères pour mettre à la place d'un curé débauché dans une paroisse de la campagne, qui se sentait fort de la négligence de son pasteur, pour les désordres qui y régnaient. On jeta les yeux sur le Père Guiz, et Dieu donna tant de bénédictions à la simplicité avec laquelle il accepta d'y aller, aux prières, aux pénitences, à la vie édifiante, qu'il y mena, aux soins qu'il se donna pour gagner les cœurs de ce peuple, qu'il en fit un peuple nouveau. Le détail de la conduite, qu'il y tint, vaut la peine d'être lu dans sa vie, parmi celles du Père Cloyseault. M. l'archevêque d'Aix aurait bien voulu l'y attacher ; l'amour de sa vocation le fit retourner dans sa maison, dès qu'il eut remis l'ordre dans cette paroisse (3).

Les succès qu'il avait eus, ainsi qu'en diverses missions,

(1) Cloyseault, *Recueil des vies.....* [T. III, p. 131].

(2) *Catalogue universel.*

(3) Cloyseault, [p. 144].

où il fut employé depuis son retour, le firent destiner en 1648 pour être présenté à l'archevêque d'Arles, en qualité de curé de notre paroisse de Sainte-Anne (1). Il la desservit jusqu'à la mort, avec une assiduité, un zèle, un talent fort particulier, ce qui est si bien décrit dans le Père Cloyseault, que je n'ai qu'à y renvoyer. On dit que, par modestie, il n'en voulut jamais être le curé en chef. Il avait un don et une grâce singulière pour s'attacher les enfants, s'en faire écouter et suivre partout, et en faire tout ce qu'il voulait ; de quoi il se servait fort utilement pour les instruire et leur inspirer les principes des bonnes mœurs.

Tous les archevêques d'Arles, qui ont vécu de son temps, surtout François et Jean de Grignan, avaient pour lui une estime, qui approchait de la vénération, ainsi que toute la ville d'Arles.

En 1665, n'étant plus curé, mais continuant de faire les instructions aux peuples de la paroisse, comme il parla un jour de l'obligation d'assister au prône, un jésuite, qui prêchait cette année-là le Carême à Arles, prit à tâche de combattre directement ce que le Père Guiz avait dit en faveur des instructions de paroisse, et d'invectiver après cela contre lui. Nos Pères, joints à tous les curés de la ville, en demandèrent justice à M. l'archevêque, qui fit rétracter le Jésuite, mais en Jésuite, c'est-à-dire en des termes vagues et mesurés, au lieu que ceux de l'insulte avaient été des plus outrés, puisqu'il avait traité le Père Guiz de bouffon et de baladin. Toutes les circonstances de cette affaire sont sous l'histoire générale de ce temps-là.

Après avoir donné de grands exemples d'humilité, de détachement et de pauvreté dans la ville et dans la maison, le Père Joseph, car c'est ainsi qu'on l'appelait, et qu'il voulait être appelé, mourut à Arles, en grande odeur de piété, le 1er février 1694, âgé de quatre-vingt-deux ans. Le Père

(1) *Registre du Conseil.* — Il vint résider à Arles, le 6 octobre 1642, et y resta jusqu'à sa mort. (*Livre historique d'Arles*). — Bougerel, *Mémoire manuscrit*,

Bougerel dit : âgé de quatre-vingt-quatre ; mais l'époque de sa naissance en 1612 justifie ma supputation.

On a de lui l'ouvrage suivant, imprimé en Provence, et qui n'a peut-être pas percé jusqu'en ces cantons ; du moins ne l'ai-je pas vu :

Description des arènes ou de l'amphithéâtre d'Arles, par Joseph Guiz, prêtre de l'Oratoire, in-4°, à Arles, chez Mesnier, 1665, brochure de 36 p. avec deux grandes figures bien gravées, dont l'une représente l'amphithéâtre, tel qu'il est décrit dans Juste-Lipse ; la deuxième le même ouvrage, tel qu'il reste à présent à Arles.

Le Désirant du Père Joseph Guiz ; Roman spirituel, de la même grosseur que l'ouvrage précédent, et qui n'a jamais été imprimé.

Listes des Assemblées

1641	La Ciotat	
1644	Arles	En 1647 prêche la mission à St-Symphorien d'Avignon
1648	"	
1651	"	
1654	"	
1658	"	
1661	"	
1663	"	
1666	"	18 mars 1667, le P. Joseph Guys d'Arles à Ollioules, supérieur
1669	"	cf. M. 580, N 51
1672	"	En 1671, prêche la mission à Samans, venant d'Arles (Journal d'Avignon)
1675	"	
1678	"	
1681	"	
1682	"	
1684	"	
1687	"	
1690	"	
1693	"	

Nécrologe — Mort à Arles le 1 février 1694

M. M. 607, 1 catalogue, N° 502 et 508 =

Joseph Guy, de la Ciotat, entré à Aix en 1632, prêtre en 1636, mort en 1694

Journal d'Avignon =

En 1682, est venu d'Arles à Avignon pour aider les Pères à la Mission de Samans qui dure 15 jours. Le prêche tous les matins en provençal et fait de plus tous les jours le catéchisme.

Il prêche une mission à Barbantane du 21 X 1691 au 6 janvier 1692

Bicaïs = L'Oratoire de France [Copie de la Bibl. Nle t. I. p. 537. Mss. d'Aix. t. I, p. 693.

Joseph Guys naquit le 22 février 1612 d'une famille de La Ciotat, port de mer de Provence. La nature et la grâce le favorisèrent avantageusement de leurs dons. Il montra, dès la plus tendre jeunesse, beaucoup de disposition et de facilité pour apprendre. Il fut doux, humble, docile, studieux, rempli de piété; et, comme s'il avait craint la corruption du siècle avant qu'il fût en âge de la connaître, il ne paraissait jamais si content que lorsqu'il était au collège, à l'église, ou dans sa famille. S'il allait quelquefois avec les autres jeunes gens, c'était moins pour prendre part à leurs amusements que pour les détourner du mal et les porter à la vertu par les choses édifiantes dont il les entretenait. Il se conduisait avec eux avec tant de sagesse qu'ils l'appelaient le petit saint. A l'âge de 15 ans, il leur parlait si pertinemment des vérités de la religion qu'il fut aisé de juger qu'il ferait un jour beaucoup de bien, s'il venait à embrasser l'état ecclésiastique.

Ses parents, qui avaient sur lui des vues bien opposées, pensèrent à le marier de très bonne heure; mais ce jeune homme, dont le célibat et la piété étaient l'inclination dominante, leur déclara qu'il ne consentirait jamais à prendre un tel engagement. Son père, aimant à se persuader que le temps le ramènerait insensiblement à une autre façon de penser, voulut qu'il entrât dans le commerce et le mit chez un négociant de Marseille, d'où il le tira quelque temps après, pour l'envoyer à Bordeaux, afin qu'il pût mieux se mettre au fait des différentes branches du commerce des deux mers. Mais le déréglement affreux qui régnait dans cette ville, mit plus d'une fois sa vertu à l'épreuve; ce qui lui donna du regret d'avoir suivi trop légèrement la vocation qui lui avait suggérée. Les pièges que le démon ne discontinuait pas de lui tendre, les assauts qu'il eut à soutenir de la part d'une femme aussi impudente que celle de Putiphar, et dont il ne se tira que par un secours spécial de la Providence; en un mot, tout ce qui l'entourait lui persuadant que, s'il restait dans le monde, il lui serait très difficile de se préserver des écueils qui l'environnaient de toutes parts, il résolut de renoncer à sa profession et Dieu lui ayant inspiré le dessein d'entrer dans l'Oratoire, il partit aussitôt pour l'Institution d'Aix, où le P. de Rez le reçut le 24 mars 1632.

Regardant ce jour comme le plus heureux de sa vie, il eut soin d'en célébrer tous les ans la mémoire et n'en parlait jamais qu'avec des termes de reconnaissance qui marquaient assez l'estime qu'il faisait de la grâce que Dieu lui avait faite en l'appelant dans la Congrégation. Pendant son année d'institution, il fut un exemple d'obéissance, de régularité, de mortifications, d'humilité et surtout de simplicité, car le caractère propre du P. Guys était une candeur innocente, qu'il a conservée depuis son enfance jusqu'à la mort. Le genre d'occupation qu'il venait d'abandonner en renonçant au commerce, ne lui ayant pas permis de cultiver l'étude, il fallut commencer par lui faire réparer le temps perdu. Il se livra donc au travail de tout son cœur et il mit si bien ses talents à contribution que dans moins de trois ans il fut jugé en état de recevoir la prêtrise et de se rendre utile à l'Eglise. Peu de temps

après son ordination, M. de Bretel, archevêque d'Aix, qui savait qu'il joignait à beaucoup de capacité des mœurs pures et une prudence peu commune à son âge, le destina à aller régir une paroisse de son diocèse que le dernier curé avait laissée dans un état pitoyable. Le jeune prêtre eut besoin de toute sa fermeté et de tout son zèle pour rétablir l'ordre dans un lieu où régnaient toutes sortes de vices et où la religion n'était presque pas connue. Il n'est sorte d'obstacles et de mauvais traitements qu'il n'eût à essuyer quand il voulut ramener ses ouailles à leur devoir ; mais l'ardeur de ses prières, de ses jeûnes, de ses larmes étant montée jusqu'au trône de la divine miséricorde, le Seigneur se laissa fléchir. Peu à peu les cœurs s'amollirent : les plus endurcis s'accoutumèrent avec le temps et la patience à la voix du nouveau pasteur. Bien plus touchés de la piété, de la douceur et de la charité qu'ils ne pouvaient s'empêcher d'admirer en lui, et persuadés, les uns et les autres, qu'il ne cherchait que leur salut, ils se laissèrent conduire comme des agneaux ; de manière que cette paroisse, où l'ignorance était si crasse et les mœurs si dépravées, devint aussi édifiante que celles qui passaient pour être les mieux réglées.

Deux ou trois ans suffirent au P. Guys pour faire rentrer et fixer dans le bercail du bon pasteur des brebis égarées. Il leur avait donné du goût pour la parole sainte, pour la prière, pour la fréquentation des sacrements. Il leur avait rendu le vice odieux et inspiré beaucoup de respect pour tout ce qui concerne la religion et les bonnes mœurs. Des succès si heureux auraient dû l'engager, ce semble, à ne point se séparer d'un troupeau dont la docilité faisait la gloire ; mais fidèle à sa première vocation, il demanda et obtint de M. l'archevêque qu'il lui fût permis d'aller rejoindre ses confrères.

Arrivé à Aix, sa piété le porta à suivre pendant quelques mois les exercices de l'Institution, pour s'y recueillir dans la retraite et se refaire de la dissipation où il croyait d'être tombé en vaquant aux fonctions du saint ministère. On l'employa ensuite dans les missions de Provence, auxquelles il travailla avec un zèle et des succès merveilleux ; ce qui détermina ses supérieurs à l'envoyer, en 1643, à Arles pour aider aux fonctions curiales de la paroisse N. Dame la Principale, dont l'Oratoire a la conduite. Le P. Guys se rendit avec empressement à sa destination ; et, quoiqu'il n'ait jamais été qu'en second dans cette cure, il en a si bien rempli les devoirs et les charges qu'il en a toujours été regardé comme le principal soutien.

L'instruction lui paraissant une des principales obligations d'un prêtre de paroisse, il s'en acquittait avec d'autant plus de soin et de succès, qu'il avait un talent particulier pour la parole. Il excellait surtout dans la manière de l'annoncer dans l'idiôme provençal. Il faisait ses prônes avec tant d'édification et se mettait si bien à la portée de son auditoire que tout le monde, depuis les premiers de la ville jusqu'aux bergers et aux gens les plus grossiers s'y rendaient avec empressement. Parmi ces derniers il y en avait plusieurs qui, en se louant pour aller dans les métairies du vaste territoire d'Arles, convenaient avec leurs maîtres qu'il leur serait permis, quoique éloignés de 3, 4, ou 5 lieues, de venir tous les dimanches à la ville pour entendre le P. Guys qu'on appelait plus communément « le Père Joseph » parce que, par dévotion pour son S. Patron, il avait toujours voulu être

appelé de ce nom -

Vraiment touché de la dissipation qui régnait dans tous les états, à Arles, pendant le Carnaval, il entreprit, ne pouvant y apporter remède, d'en garantir au moins les jeunes gens. A cet effet, il assemblait non seulement les enfants de la paroisse N.D. la principale, mais encore tous ceux des autres paroisses qu'il pouvait réunir et les menait hors la ville, dans quelque endroit écarté, il les occupait par des exercices de piété et des amusements innocents jusqu'au soir qu'il les conduisait dans l'église pour y chanter des cantiques avec les litanies de la Ste Vierge qu'il terminait par la prière après laquelle il les renvoyait dans leurs maisons. Un homme ordinaire n'aurait pas pu réussir à fixer la légèreté de l'âge dans un pays où le climat favorise la vivacité et l'amour du plaisir ; mais ce bon prêtre savait si bien manier les esprits, varier à propos ses exercices et rendre intéressant tout ce qui passait par sa bouche, qu'il était écouté et obéi, comme un officier à la tête de sa Troupe ; ou, pour mieux dire, comme un bon père de famille qui donne des leçons de sagesse à des enfants dont il se rendrait aimé. Dans une mission qu'il fit, une année, à Marseille pendant le carnaval, on remarqua qu'il avait assemblé près de 4000 jeunes gens à la plaine de St Michel, où il les occupa plusieurs jours, comme à Arles, par des instructions familières, par le récit de quelques histoires édifiantes, par des cantiques spirituels, non seulement, sans qu'il arrivât la moindre confusion, mais encore avec une très grande édification pour tout le monde.

Son zèle éclata particulièrement dans les missions. Il y employait 2 ou 3 mois chaque année. M. de Grignan, l'un des plus grands évêques du dernier siècle, qui voyait de plus près les bénédictions que Dieu répandait sur les travaux de cet excellent ouvrier, lui avait fait parcourir plusieurs fois son diocèse. Quoique le P. Guys ne fût pas un prédicateur brillant, il était plus suivi et plus goûté que la plupart de ceux qui travaillaient avec lui, parce que, outre l'avantage qu'il avait sur eux de parler parfaitement le patois de Provence, dont il avait fait une étude particulière, sa manière de prêcher était simple, pathétique et remplie de sentences, de proverbes et de paraboles ou comparaisons tirées des choses naturelles, qu'il savait si bien accommoder à la portée de ses auditeurs qu'elles faisaient des impressions extraordinaires sur leur esprit. Il avait d'ailleurs le talent d'expliquer les mystères de la religion d'une manière si sublime et en même temps si claire que les plus simples, comme les mieux instruits, en étaient également surpris et touchés. Un sermon qu'il donna à Marseille sur le mystère de la Trinité fut traité avec tant de lumière et de profondeur que des savants théologiens qui l'entendirent, furent contraints d'avouer qu'ils n'avaient jamais rien vu de semblable dans les meilleurs auteurs.

Ayant été averti un jour que M. de Grignan se proposait d'assister le dimanche suivant à son prône avec des seigneurs qui se trouvaient chez lui, il crut être obligé, par respect pour le prélat et pour ces étrangers, de le faire en français. Mais, à peine eut-il dit son exorde, qu'il resta court et oublia tout ce qu'il avait préparé. Dans cet embarras, il tira son N.T. de la poche

il l'ouvre au hasard et il tombe sur ces premières paroles de l'Evangile selon S. Jean : « In principio erat Verbum ... etc. » il les expliqua en sa langue ordinaire d'une manière si lumineuse, si relevée et si étendue que tout le monde en fut ravi d'admiration. Si on s'adressait à lui pour avoir l'intelligence des passages les plus difficiles de l'Ecriture Ste, ou la décision de quelque cas de conscience un peu embarrassant, on éprouvait qu'il entrait dans le sens véritable des Livres Ste ; qu'il possédait parfaitement la religion et qu'il décidait les cas avec une droiture et une netteté qui était une preuve convaincante de la bonté et de la justesse de son esprit.

Les jeunes confrères de l'Oratoire, qui étaient aux études dans la maison d'Arles, avaient une confiance singulière au P. Guys. La vie laborieuse et édifiante qu'ils lui voyaient mener ; la satisfaction qu'il témoignait avoir de se trouver avec eux ; la charité avec laquelle il excusait et supportait leurs défauts ; les encouragements qu'il donnait à leurs études ; les modèles de piété qu'il leur proposait en la personne des premiers Pères de l'Oratoire qu'il avait connus ; tout cela attachait ces jeunes gens à cet homme rare. Tout en lui les remplissait de respect pour sa personne. Sa seule présence leur faisait aimer l'état qu'ils avaient embrassé et les portait à en remplir les devoirs avec fidélité et ferveur.

Que n'aurait-on pas à dire si on voulait mettre au jour tout ce que la Tradition et les mémoires fidèles nous ont transmis touchant la vie de ce digne prêtre ? Son humilité était telle qu'il se mettait toujours au dernier rang et ne voulait jamais être compté pour rien. Il ne portait pour l'ordinaire que de vieux habits. Rarement il en faisait faire de neufs et il ne se faisait point de peine de s'habiller de la dépouille de ses confrères décédés. Autant plusieurs cherchent à faire valoir leurs talents, autant cherchait-il à cacher les siens. Dans le commerce de la vie, il était doux, honnête, poli, prévenant, ne se fâchant de rien, excusant les absents, ne se permettant jamais la moindre raillerie ou médisance et s'accommodant de tous les caractères qu'il rencontrait dans les personnes avec qui il avait à vivre. A ces traits, on connaît l'homme véritablement vertueux. Heureux, ceux qui jouissent de la société ! Ce n'est pas que le P. Guys fût exempt de toutes faiblesse. Pétri du même limon que les autres hommes, il était sujet aux mêmes misères. Il était, dit-on, vif et prompt par caractère ; mais l'esprit de religion dont il était animé lui faisait faire des violences, lesquelles faisant disparaître en lui ce défaut naturel, rendaient la société une des plus aisées et des plus douces.

Cette bonté et cette indulgence dont il savait si bien user envers les autres, il ne les connaissait guère pour lui-même. Ayant appris dans l'Evangile combien il en doit coûter à un chrétien pour mériter une place dans le royaume du ciel, il s'interdisait sévèrement la plupart des douceurs et des commodités que des personnes bien réglées regardent souvent comme des choses dont on ne peut se passer, et il substituait à leur place des jeûnes, des privations, des austérités, des mortifications et des sacrifices de toutes espèces. Dans sa chambre, tout était de la dernière simplicité. On n'y voyait que de vieilles chaises de paille, une table des chassis de papier, une petite armoire. Sa couche n'était composée que d'une paillasse placée sur 4 planches

un crucifix et qqs estampes de dévotion très simples faisaient tout l'ornement de la cellule. Les livres qu'il avait en propre consistaient en un bréviaire, une Bible, une imitation de JC et quelques ouvrages de piété en petit nombre. S'il avait été moins amateur de la pauvreté évangélique, il aurait pu s'arranger et se meubler aussi commodément et aussi proprement que les gens de communauté les plus aisés. Mais Dieu lui ayant fait la grâce de le détacher de bonne heure des biens du monde, il s'était dépouillé de ceux qu'il avait, presqu'aussi tôt qu'il fut maître d'en disposer, sans rien se réserver afin de ne dépendre que de la Providence. Si ses héritiers lui donnaient, de temps en temps, qq. argent, bien loin de le recevoir comme une chose à laquelle il avait droit, il le prenait comme si c'eût été un présent qu'on lui faisait gratuitement. Un trait qui fait un honneur au désintéressement de l'Oratoire, c'est que la maison d'Aix, qui était en possession depuis bien des années de son héritage, le rendit, dès qu'il fut mort, à sa famille avec la même générosité que le donateur avait fait paraître en le lui cédant. Le sacrifice que fit cette maison est d'autant plus louable qu'elle était mal rentée et que la donation n'était point querellée.

Le Père Guys connaissait sa paroisse dans le plus grand détail. Il visitait souvent les familles : il se mettait au fait de l'état de leurs affaires, non pour satisfaire sa curiosité, moins encore pour se mêler de choses étrangères à son ministère. De pareilles vues sont indignes d'un ministre de J.C, qui doit s'oublier lui-même et ne chercher dans l'exercice de ses fonctions que le salut des âmes dont il a la conduite. Le P. Guys ne voulait savoir ce qui se passait dans les maisons que pour obvier aux désordres, pourvoir aux besoins spirituels et corporels de tous, donner à chacun les avis nécessaires et faire en sorte que les offices, les instructions et les sacrements fussent fréquentés. Il n'est aucun soin qu'il ne se soit donné pour ramener à Dieu ceux qui vivaient dans le péché, entretenir les âmes fidèles dans la piété, consoler les affligés et secourir les malheureux.

Quelqu'occupé qu'il fût au dehors, il mesurait si bien son temps que les devoirs, qu'il avait à remplir au dedans, n'en souffraient jamais. Il était presque toujours le premier aux exercices de la Communauté et ne s'en dispensait que lorsqu'il n'était pas à sa disposition de s'y rendre. Membre d'une congrégation qui tire, pour ainsi dire, son nom de l'oraison et qui veut que ses sujets insistent particulièrement sur J.C. Vaquant à ce saint exercice, en y consacrant eux-mêmes la première heure de chaque journée, le P. Guys se montra un si fidèle observateur de cet article du réglement de l'Oratoire que, quoiqu'il fût devenu octogénaire et chargé d'infirmités, il se levait encore régulièrement à 4h du matin, comme dans sa jeunesse, pour se trouver avec ses frères à la prière commune. Belle est la ferveur qu'inspire l'amour du devoir. La vraie piété ne trouve jamais de prétexte qui permette, hors le cas d'impuissance, de se dispenser des obligations attachées à l'état qu'on a embrassé. Tout corps ecclésiastique, quel qu'il soit, a ses lois et ses usages. Celui qui a été établi par le cardinal de Bérulle, fait de la prière un de ses exercices capitaux et essentiels ; et, quoique les vœux y soient inconnus, on a toujours regardé cet exercice comme devant être strictement observé. C'est ainsi que l'ont entendu, dans tous les temps, les sujets de l'Oratoire qui, comme le P. Guys, ont été animés de l'esprit de leur fondateur ; et c'est sur le modèle des

hommes sages et pieux, qui ont jugé ainsi, que doivent se régler les vrais enfants de la Congrégation.

Il y avait 50 ans que le P. Guys desservait la paroisse N.D. la principale avec beaucoup de fruit, lorsqu'il plut à Dieu de mettre fin à ses travaux. Le matin du 28 janvier, fête de la solennité de Jésus, ce père, en traversant la cour de la maison pour aller dire la première messe, se trouva tout à coups saisi par le froid et surpris d'un vertige qui l'arrêta au milieu de la neige jusqu'à ce que le sacristain, languissant de ne le voir point paraître, vint pour le chercher et le trouva dans cet état. Ayant appelé du secours, on le porta à l'infirmerie, où, désespérant de sa vie, on se hâta de lui administrer l'Extrême-Onction, qu'il reçut sans connaissance. Mais, l'ayant recouvré quelques heures après et comprenant que sa dernière heure approchait, il employa le peu de temps qui lui restait à vivre, à se préparer à comparaître devant le Tribunal de son souverain juge, par les sentiments de cette piété tendre dont il avait été animé toute sa vie, et dans lesquels il mourut le surlendemain 30 janvier 1694. (Nov., le 1 février 1694)

Sa mort fut un deuil pour tous les gens de bien. Chacun regrettait en lui un prêtre zélé, charitable, laborieux qui s'était rendu recommandable par toutes sortes de vertus et de bonnes œuvres. On s'empressa, dès que son corps eut été exposé dans l'église, de lui aller baiser les pieds et les mains. Se persuadant que Dieu ne manquerait pas d'attacher qq. vertu à tout ce qui avait appartenu à son fidèle serviteur, on lui arrachait les cheveux, on déchirait ses habits, on lui avait même déjà coupé un doigt, et peut-être l'aurait mis en lambeaux, si on ne se fût pas pressé de mettre des gardes autour de son cercueil pour empêcher que personne en approchât. Si, comme on le dit tous les jours, la voix du peuple est la voix de Dieu, l'opinion où tout le monde était à Arles que ce jour là il était mort un saint, doit être regardée comme un présage de la félicité dont le P. Guys jouissait déjà au ciel. Ce qui confirma dans cette opinion, fut le changement admirable qu'on remarqua sur sa figure. La mort, dont le propre est de la rendre difforme, avait tellement effacé ce qu'il y avait de pâle et de mortel, que son visage parut tout différent et plus agréable qu'il ne l'avait jamais été de son vivant.

(1 — Description des arènes ou de l'amphithéâtre d'Arles, qui, au jugement des connaisseurs, est le meilleur ouvrage qui ait été fait sur cet ancien monument des Romains, Arles, chez Mesnier, 1665, in 4 avec des figures de l'amphithéâtre, tel qu'il était autrefois et tel qu'il est aujourd'hui.

(2 Le désirant, ou les vertus chrétiennes nécessaires pour s'acheminer à l'amour de Dieu, sous des noms empruntés, composant un roman spirituel

Discours métaphysique qui est resté manuscrit et dont une copie est entre les mains du P. Bougerel de l'Oratoire

Adry = Bibl. des écrivains de l'Oratoire = (Bibl. Nle fonds fr. 25.683) t. III, f. 93 =

Joseph Guys, né à la Ciotat le 22 février 1612, prit l'habit de l'Oratoire en 1632. Pendant 62 ans qu'il a vécu dans cette congrégation, il a toujours été regardé comme un prêtre éclairé et laborieux qui s'était rendu recommandable par toutes sortes de vertus et de bonnes œuvres, à la tête desquelles on peut mettre le bien qu'il fit dans les missions du diocèse d'Arles et de quelques autres de sa province. Il y consacrait deux ou 3 mois chaque année ; et quoiqu'il ne fût pas prédicateur brillant, il était beaucoup plus goûté et suivi que ceux qui travaillèrent avec lui, parce que, outre l'avantage qu'il avait sur eux de parler parfaitement le patois de Provence, sa manière de prêcher était simple, pathétique et ses instructions remplies de sentences et de proverbes des pays et de paraboles ou comparaisons tirées des choses naturelles, qu'il savait si bien mettre à la portée de ses auditeurs qu'elles faisaient des impressions extraordinaires sur leur esprit. Il avait d'ailleurs le talent d'expliquer les mystères de la religion d'une manière si sublime et tout à la fois si claire que les plus simples, comme les gens instruits en étaient également surpris et touchés ; ce qui, joint à la vie humble, pauvre et pénitente qu'il menait, lui avait fait la réputation d'un apôtre.

La confiance qu'on avait en lui à Arles (où il travailla près de 50 ans avec un zèle infatigable, à la paroisse N. Dame la principale) était si grande, que la plupart des personnes qui voulaient revenir sincèrement à Dieu, regardaient comme un grand avantage de pouvoir être sous sa conduite et d'assister à ses instructions.

Parmi les gens du peuple qui se louaient pour aller demeurer dans les métairies du vaste territoire de cette ville, il y en avait plusieurs qui convenaient avec leurs maîtres qu'il leur serait permis, quoiqu'éloignés de 3, 4 ou 5 lieues, de venir les dimanches à la ville pour entendre le P. Guys qu'on appelait plus communément le Père Joseph, parce qu'il avait toujours voulu être appelé de ce nom par dévotion pour son patron.

Enfin cet homme vraiment estimable, sur lequel il y avait tant à dire, finit sa carrière le 30 janvier 1694, emportant les regrets, non seulement de la paroisse, au service de laquelle il était attaché ; mais encore de tous les habitants de la ville qui s'empressèrent à sa mort de lui donner des témoignages non équivoques de leur vénération. Et si, comme on le dit tous les jours, la voix du peuple est la voix de Dieu, l'opinion où tout le monde était à Arles que ce jour-là était mort un saint, doit être regardée comme un présage de la félicité dont le P. Guys jouissait déjà.

Il avait publié, en 1675 une description des Arènes ou de l'amphithéâtre d'Arles qui, au jugement des connaisseurs, est le meilleur ouvrage qui ait été fait sur cet ancien monument des Romains. C'est un in 4 imprimé à Arles chez Mesnier, avec des figures de l'amphithéâtre, tel qu'il était autrefois et tel qu'il est aujourd'hui

P. B.1

Cloyseault: Ménologe, p. 225, 226 =

Le Père Joseph Guys était natif de la ville de la Ciotat. Il y reçut le baptême le 22 février 1672. Il eut toute sa vie une si grande dévotion pour son saint patron qu'il n'a jamais voulu permettre qu'on l'appelât autrement que le P. Joseph. Il invoquait souvent ce saint dans ses prières et il inspirait la même dévotion à tous les jeunes gens. Dès sa plus tendre jeunesse Dieu fit voir des marques sensibles de la piété éminente à laquelle il voulait l'élever. Car, dès lors, la grâce faisant dans son cœur des impressions plus fortes que la nature, on dit qu'il reconnut à l'âge seulement de 18 mois la Ste Vierge pour sa mère, dans le même temps qu'elle même l'avait pris pour un de ses enfants. Sa vie est rapportée fort au long dans le Recueil des hommes illustres en piété et en science de la congrégation de l'Oratoire. On y voit comme sa vocation vient uniquement de Dieu ; qu'il y a mené une vie si sainte que M. l'Archevêque d'Aix ayant une paroisse entièrement désolée par la vie déréglée et scandaleuse d'un malheureux prêtre qui en avait été curé pendant plusieurs années, pria instamment le supérieur de l'Oratoire de lui donner le P. Joseph Guys pour l'aller gouverner pendant quelques années ; qu'il y fit des changements considérables, que depuis ce temps-là, il fut employé en des missions avec beaucoup de succès et de bénédiction.

A la fin on y décrit ses vertus, sa foi, son espérance en Dieu, sa charité pour Dieu et le prochain, son humilité, ses pénitences, son exactitude aux règlements de la congrégation, son esprit de pauvreté, son désir de la mort et enfin sa dernière maladie qui arriva à Arles, où il mourut le 30 janvier 1694.